

1.

Mardi 3 juillet. Paris, rue Clisson, 18 h 55.

La lumière était moins vive quand il émergea de cette perte de connaissance. Son crâne lui faisait atrocement mal. Antony se toucha le côté de la tête, sentit du sang coagulé et regarda ses doigts. Réussissant à se redresser un peu, il s'appuya au mur pour reprendre ses esprits.
« *Oh putain ma tête... Que s'est-il donc passé ? Où est Kirsti ?* »

C'est quand il parvint à se lever qu'il la vit étendue de tout son long face à la baie. Le sol était parsemé de morceaux de verre. Les longs cheveux blonds recouvraient son visage. Il se précipita maladroitement et s'agenouilla pour la sortir de l'état de choc que l'explosion du verre avait causé. Il écarta les mèches et vit le trou au beau milieu du front. Il n'eut pas besoin de regarder l'arrière du crâne pour savoir qu'il était en compote. Kirsti n'avait pas perdu connaissance, elle avait été assassinée.

— Kiimamaa, espèce de salaud, je te tuerai ! Gueula-t-il pour expulser sa rage.

Il ne voyait pas qui d'autre pouvait se séparer de cette façon de la femme qu'il avait aimée mais qui ne lui aurait apportée que d'autres ennuis en divulguant ce qu'elle savait de lui. C'était donc bien d'elle dont il avait parlé plusieurs fois. Antony resta ainsi en pleurant à chaudes larmes.

De nombreuses minutes passèrent avant qu'il puisse sortir de cette prostration. Que pouvait-il faire maintenant ? Qui dit crime, dit la Crim', avait dit Costa. Il alla à la cuisine, s'essuya machinalement les mains

avec un torchon et attrapa son téléphone. Il vit qu'il y avait un message en attente d'être lu mais n'en tint pas compte, cela pouvait attendre. Il appuya sur le nom du commandant enregistré dans ses contacts.

Richard Costa lui avait dit d'attendre sur place, qu'ils arriveraient au plus vite. Trente minutes plus tard, la sonnerie d'appel de la porte de l'immeuble retentit. Il alla jusqu'au boîtier et appuya sur le bouton déclenchant la gâche sans demander qui c'était.

Tout le saint cirque débarqua chez lui sauf que ce n'était pas pour faire la fête. C'était Richard Costa, son collègue Jammet et un jeune procédurier déjà vu qui notait les réponses aux questions que formulait le commandant. Deux autres OPJ inspectaient les lieux. Ils indiquaient les points d'impacts dans les murs à deux gars de la PTS et fouinaient partout. Antony attrapa le portable de Kirsti et jeta un coup d'œil sur les contacts. Outre le sien et celui de ses parents, il n'y en avait que deux autres, un avec les initiales AK et l'autre avec les initiales OP. Tout autre contenu avait été effacé, appels entrants, sortants, envois et réceptions de messages. Ensuite, il chercha l'ordinateur de dix-sept pouces sur lequel elle travaillait souvent, mais moins que sur le PC fixe.

Les flics embarquèrent le tout en expliquant qu'ils devaient éplucher les disques durs afin de voir s'il était possible de trouver des éléments. Compte tenu du métier qu'exerçait la femme d'Antony, Richard Costa ne se fit guère d'illusions.

— Apparemment, il y a eu deux tirs. Nous avons retrouvé une balle dans la cloison du couloir et l'autre doit être celle qui a traversé le crâne de... ta femme.

— Comme je l'ai dit, je ne sais pas ce qu'il s'est passé Richard, je n'ai entendu que l'explosion de la vitre avant de tomber en arrière. C'est l'Ange Noir qui a assassiné Kirsti. Juste avant que cela se passe, elle m'a dit qu'il en était capable. Elle l'a connu intimement et a longtemps vécu à son contact puisqu'ils étaient amants avant que je ne la connaisse. Il avait bien émit des menaces, mais c'était pour la tenir à sa merci. Il la faisait chanter en la menaçant de s'en prendre à ses parents en Finlande ainsi qu'à moi et aux enfants. Quand Caroline Le Baron a trouvé la source du dernier envoi, je suis venu ici. Il m'a

envoyé un message disant qu'il avait programmé une action qui allait me toucher personnellement. J'étais loin de me douter que ce chercheur en aurait après nous de cette façon.

— Je comprends [...] Tu as tout fait noter Jammet ? Nous reprendrons le résumé dans nos bureaux.

— Bien sûr, il faut bien qu'il apprenne à me remplacer un jour ! Il a bien suivi votre conversation et les relevés effectués par la PTS. Dans pas longtemps, le bleu sera au point [...] Tu mettras ça au propre ce midi, Titi ! Bon, je n'ai plus rien à faire ici, moi.

— Allez-y, nous vous rejoindrons avec les autres [...] Comment ça va Antony ? Te sens-tu capable de venir au 36 ? Demanda le commandant avec toute l'empathie qu'il avait pour ce type, de là à le tutoyer.

— Je viendrais s'il le faut. Je me sens mal Richard, comme un type qui a perdu sa femme dans des circonstances dramatiques [...] Ça n'allait plus trop bien entre nous ces derniers temps mais je l'aimais toujours. J'allais lui acheter une maison dans le sud pour qu'elle y soit tranquille avec les enfants [...] Putain, les enfants !

— Ils sont où tes gosses ?

— Chez son amant. Je sais même pas où il crèche ce con. Il faut voir dans les contacts du téléphone.

— Ils l'ont pris avec les ordis. Je vais téléphoner à Jammet pour qu'il regarde s'il s'y trouve.

— Il y est, j'ai vu des initiales.

— Pardonne-moi Antony, je dois te poser une autre question.

— Que veux-tu savoir ?

— Tu n'as pas fait de conneries au moins ?

— Une connerie ? Quelle connerie j'aurais pu faire Richard ?

— Comme ta femme voulait divorcer, tu...

— Tu ne crois tout de même pas que j'aurais pu faire une mise en scène de ce genre bordel !

— Tu aurais très bien pu commanditer son meurtre mon gars, ça s'est déjà vu. Les homicides sur des femmes sont légion, on en recense de plus en plus depuis un certain temps.

— Tu plaisantes !

— Non Antony. Je ne parle pas de moi, mais d'autres qui vont enquêter et qui sauront inévitablement qu'elle voulait divorcer. Ils vont arriver à cette éventuelle conclusion, j'en mets ma main au feu. Comme nous avons une relation de travail et une amitié naissante, je vais demander à être dessaisi de cette affaire. Par contre, Jammet n'est pas particulièrement tendre et, si ce n'est pas lui, celui auquel je pense l'est encore moins. Il va creuser jusqu'à ce qu'il soit sûr que tu n'y es pour rien [...] Il trouvera peut-être un message qui t'innocentera. Je l'appelle de suite [...] Ouais Jammet, c'est moi ! Regarde dans les contacts du téléphone si tu trouves le numéro d'un...

— Orlando, initiales OP.

— Initiales OP. Rappelle-moi de suite !

— Le nom je crois que c'est Peres, Orlando Peres. Oui, c'est ça. Elle m'a dit qu'ils étaient chez lui pour s'amuser avec les siens.

— Passe-moi ton téléphone ! J'appellerai, c'est préférable. En plus, je dois le saisir comme pièce. Je suis désolé Antony.

— Ne sois pas désolé, tu fais ton job. À ta place, je ferais la même chose. Console-toi en te disant que je n'y suis pour rien.

— Ah c'est Jammet ! [...] Oui, les initiales OP [...] Attends deux secondes... que je note merde ! [...] Ok. C'est fait, merci [...] Je l'appelle.

Costa composa le numéro de cet Orlando Peres.

— Oui, bonjour, je parle bien à monsieur Orlando Peres ? [...] Je suis le commandant Costa de la brigade criminelle. Je vous contact parce que les enfants de monsieur et madame Roll sont chez vous en ce moment, d'après ce que j'en sais [...] Il est arrivé un terrible accident à madame Roll [...] Malheureusement, elle est décédée monsieur. Je crois savoir que vous entreteniez une relation avec elle [...] Je comprends, mais il faudrait que vous rameniez les enfants chez eux de toute urgence [...] Ne leur dites rien s'il vous plaît, leur père s'en chargera [...] Le corps sera à l'institut médico-légal, vous pourrez le voir dès demain normalement, si on vous laisse le voir sachant que vous n'êtes pas de la famille [...] Eh bien, il faudra attendre l'enterrement monsieur [...] Je comprends, mais la loi privilégie la famille, comme vous devez le

savoir [...] Oui, vous pourrez lui parler, cependant il sera interrogé en tant que témoin [...] Faites vite s'il vous plaît !

— Qu'est-ce qu'il voulait ?

— Les enfants sont chez lui. Il voudrait la voir. Il devait être très amoureux de ta femme pour réagir comme ça. Si tu veux passer un appel, c'est maintenant.

— Deux s'il te plaît.

— Pas un de plus alors ! Qui veux-tu joindre ?

— Pauline Mauduy que tu connais et Jordanne Juillard, sa secrétaire.

— Tu as de la chance de tomber sur moi. Allez, vas-y !

— [...] Oui Pauline, c'est moi. J'ai reçu une très grosse buche sur la tête. Quelqu'un a tiré sur ma femme et elle est morte [...] Chez moi, j'étais là pour lui montrer les photos d'une maison que j'allais acheter [...] Il était prévu que j'y passe aussi puisque les policiers ont trouvé l'impact d'une deuxième balle dans une cloison, à l'arrière de ma position. Si je n'étais pas tombé, je serais sûrement mort à présent [...] Vers dix-sept heures trente [...] Oui, je demanderai au commandant Costa de te tenir informer de la suite. Il m'a dit que, compte tenu du contexte, Il est obligé de m'emmener. Ils vont m'interroger en tant que témoin dans un premier temps [...] Oui, au 36 je suppose [...] À plus tard alors. Bisou ma chérie.

— Tu fais des bisous à Pauline Mauduy ?

— C'était ma maitresse. Garde ça pour toi, il ne faut pas qu'elle soit mêlée à ça. Je dis bien c'était, pas c'est. Elle passera plus tard au 36.

— Tu t'es sacrément compliqué la vie mon gars, et en plus tu allais travailler avec elle au ministère.

— Oui puisque j'ai la carte du ministère de l'intérieur.

— Tu as eu la carte quand ?

— Hier, c'est elle qui me l'a faite avoir avec l'accord du ministre.

— Hééé ! Mais ça change pas mal de chose ! Tu ne vas pas être considéré comme un témoin lambda Antony, tu fais partie du ministère au même titre que moi, à un niveau supérieur toutefois. Je vais demander à ce que cela soit transcrit dans le rapport. Tu la montreras quand tu seras auditionné.

— Je téléphone à la seconde personne si tu veux bien.

— Vas-y.

— [...] Oui Jordanne, c'est moi. J'ai une horrible nouvelle à t'annoncer ma chérie, ma femme a été assassinée [...] Ne me pose pas de question maintenant s'il te plaît [...] Non ! [...] Écoute-moi chérie. Je vais te demander de venir au 36 rue du Bastion pour t'occuper de mes enfants [...] Je sais ma princesse [...] Je te demande ce service parce qu'ils vont m'interroger comme témoin [...] J'étais avec elle, chez moi, et je lui montrais les photos d'une maison dans le sud pour qu'ils y habitent. Viens dès que tu peux, j'ai informé Pauline [...] Merci, à plus tard [...] Oui mon amour, je t'embrasse, dit-il en regardant l'homme en face de lui.

— Je présume que cette Jordanne est ta maitresse ?

— Je vis chez elle depuis notre séparation. C'est vraiment sérieux entre nous. Ma femme avait découvert des messages et des photos en craquant mon code. C'est pour ça qu'elle voulait divorcer. Je t'expliquerais si ça t'intéresse, ma vie n'était pas simple depuis un moment. Jordanne est la secrétaire de ma patronne, dit-il face à l'air consterné qu'avait pris le commandant.

La sonnette de la porte de l'immeuble résonna dans l'appartement. Le commandant se leva et appuya sur le bouton qui actionnait la gâche. Il entrouvrit la porte afin que cet Orlando Peres n'ait pas à sonner ici.

L'ascenseur arriva à l'étage et les enfants se précipitèrent dans l'appartement pour voir leur père. Le type arriva derrière eux et Antony, après les avoir embrassé, leur demanda d'aller dans leur chambre. Ils se saluèrent et Costa le dirigea vers le salon. Quand Orlando Peres vit l'état de la pièce, il eut un rictus de dégoût en voyant le sang coagulé au sol. Rien n'était nettoyé et rangé, aussi l'atmosphère n'était-elle pas très différente de celle qu'elle était quand le crime fut commis.

Le commandant les invita à converser. Antony expliqua sans vraiment faire attention à lui ce qu'il s'était passé et que sa femme avait une espèce de triple vie puisqu'elle avait été forcée de coopérer avec un individu malfaisant qui vivait en Finlande. Elle le connaissait depuis très longtemps et avait avoué qu'ils avaient été amants et avaient encore

eu une relation intime dernièrement. Les enfants vinrent s'asseoir sur les genoux de leur père. Ils ne se rendaient pas vraiment compte qu'ils ne reverraient jamais leur mère.

— Papa ? Qu'est-ce qu'elle a maman ?

— Elle a eu un grave accident et vous ne la verrez plus auprès de vous, mes tendres chéris [...] Jarno, tu es le plus grand des deux, aussi vais-je te demander de t'occuper un peu d'Élisa [...] Votre maman est morte, dit-il enfin avec des trémolos dans la voix et des larmes aux yeux.

— C'est vrai Orlando ? Maman est morte ?

— Oui les enfants, votre maman ne reviendra pas, répondit le policier à sa place.

— Je vous aime mes chéris, il va falloir être courageux. Vous allez m'accompagner, nous devons aller avec le commandant Costa dans les bureaux de la police. Je dois expliquer ce qu'il s'est passé. J'étais avec elle quand c'est arrivé. Vous comprenez ? Quelqu'un que j'aime beaucoup va venir et vous emmènera chez elle en attendant que je vous rejoigne plus tard.

— Comment faites-vous pour avoir ce comportement après la mort de Kirsti ? Vous êtes un salaud ! Vous l'avez trompé à maintes reprises et maintenant vous parlez d'une autre comme si cela ne vous touchait pas plus que ça !

— Ce qui est fait est fait. J'aimais énormément Kirsti malgré mes frasques. C'est elle qui a voulu divorcer, pas moi. En plus, elle vous a pris comme amant pour se venger de moi, se venger du fait que je travaillais beaucoup aussi. J'ai été trop absent ces derniers temps et je vais m'occuper des enfants avec mon ami. Elle m'avait dit qu'elle vous les confiait quelques-fois. Vous n'avez aucuns droits. Je ne sais pas encore ce que je vais faire, ça dépend de mon amie.

— Nous devons y aller Antony. Si tu veux prendre quelque chose, fais-le maintenant. Je suis désolé pour vous monsieur Peres, mais vous ne représentez rien d'autre qu'une connaissance.

— J'aimais Kirsti commandant, nous projetions de vivre ensemble tout de même ! Je l'aimais, vous comprenez ?

— Elle n’a rien pu laisser à votre intention monsieur, ça s’est passé brutalement. J’étais avec elle, vous auriez très bien pu être ici à ma place.

— Je peux leur dire au revoir au moins ? Ou adieu d’après ce que vous me dites tous les deux. Je n’aurais été qu’un ami alors que je m’y attachais comme pour les miens. Vous devez savoir que je n’ai les miens qu’une semaine sur deux.

— Oui. Kirsti m’avait parlé de vous bien avant déjà. Je croyais qu’elle cherchait une relation très éphémère. Je me suis trompé et je crois même qu’elle était amoureuse de vous. J’espère que vous trouverez votre bonheur par la suite, je suis désolé.

— Apparemment vous l’avez déjà trouvé vous !

— Quelque part oui. Pour moi, monsieur Peres, ce n’était pas d’une mais de trois femmes dont j’étais follement amoureux. Je voulais vivre autre chose avec Kirsti. Je vous avoue que je n’ai pas particulièrement la conscience tranquille, cependant j’ai encore la chance d’en aimer deux et d’être aimé d’elles. Je voudrais vous dire aussi que j’aime mes enfants malgré tout ça et que je m’occuperai d’eux pour qu’ils soient le plus heureux possible. Adieu monsieur.

Avec l’assentiment d’Antony, Orlando Peres alla dans la chambre avec les enfants et dit qu’ils ne se verraient plus maintenant que leur mère était morte. Il leurs souhaite le meilleur. Jarno et Éliisa l’étreignirent en pleurant.

Puis, il les quitta, sortit de l’appartement sans dire un mot et se dirigea tristement vers son habitation. Soudain, il s’arrêta et fondit en larmes. Cette femme qu’il avait aimée de tout son cœur allait lui manquer terriblement, les enfants aussi. Il s’arrêta plus loin pour vomir. La mort de Kirsti avait été brutale, si brutale apparemment qu’elle n’avait pas eu le temps de souffrir. Lui allait souffrir encore une fois et cela risquait de durer longtemps. Il marcha, marcha, puis s’arrêta au bord du quai. Il regarda les flots de la Seine qui s’écoulaient comme s’écoulait ce pan de vie qui lui avait fait retrouver une vision autre que par le biais de ses enfants avec l’idée de pouvoir former un nouveau couple.